

# LA TERRE DE MERIAM

Auteur : Anne Benhaddou

Peintre : Reena Vansing Valvi



La violence du cataclysme terrestre creuse de profondes cavités, taille la roche, emporte des torrents de sable. Les deux mers s'affrontent, se cognent, d'énormes vagues secouent les plaques de sel, la terre craque, ouvre une blessure gigantesque entre les deux continents. La Méditerranée et l'Atlantique se mélangent en tourbillons puissants, des montagnes d'eau inondent la terre, s'engouffrent dans la faille béante. Les deux continents se séparent dans un terrible fracas: L'Afrique et l'Europe. Des milliers et des milliers d'années après, mer et océan s'écoulent entre l'Espagne et le Maroc dans le détroit de Gibraltar. Frontière maritime.

Mérial se réveille en sursaut, le front en sueur, le fracas dans les oreilles : toujours ce même cauchemar, elle ne sait pas pourquoi, son inconscient traverse le cataclysme millénaire, l'entraîne dans les profondeurs, la rejette, terrorisée, sur l'une des deux côtes.

Ses enfants, petits et grands, dorment doucement sur des nattes alignées dans la pièce unique. Elle se lève sans bruit et sort dans la fraîcheur du matin. Elle s'appuie contre les pierres de sa maison accrochée à la montagne du Rif, tourne son regard vers la mer, la falaise blanche, la minuscule crique en contrebas. Elle s'apaise. Avant de rentrer, elle fixe rapidement le bleu tranquille du détroit, la côte en face, l'Espagne à seulement quatorze kilomètres...

Mérim est née dans les montagnes du Rif, au nord du Maroc et y est toujours restée. Le Rif, pays de révoltes, d'insurrections, de combats farouches pour la liberté où, tour à tour, son père, son mari ont lutté avec force puis ont disparu. Mérim descend d'une tribu ancestrale de femmes potières, d'hommes agriculteurs.

Tous les jours elle pétrit la terre brun-rouge, la modèle en colombins réguliers, lisse les tajines et les plats avec un galet arrondi, dessine des formes géométriques à la pointe d'un brin de roseau. Ses deux fils aînés l'aident, vont dans la forêt chercher le bois pour le four et l'accompagnent au marché. Silencieux, ils grimpent jusqu'au village sur les chemins caillouteux, guident l'âne aux flancs surchargés de poteries.

Mérim aime cette terre aride et sauvage, supporte la pauvreté, se contente de sa petite maison au-dessus du détroit, nourrit ses enfants. Elle ne pourrait pas leur offrir une autre vie.

Même si ses fils ne lui parlent pas, elle sait, elle comprend et elle a peur. Depuis quelques semaines, elle observe la crique en bas : des hommes qu'elle ne connaît pas y entassent des planches ; l'écho de coups de marteau résonne contre la falaise, remonte jusqu'à elle, de loin il lui semble apercevoir la forme d'une barque.

Ce jour-là, au marché, Mérim cherche ses fils du regard, le vent soulève un coin de tente derrière un étal : ils discutent vivement avec quelques hommes, elle croit voir des billets rapidement échangés, la terre ocre s'envole en poussière, la tente se referme.

Sur le sentier du retour, chacun se tasse dans sa fatigue muette.

Dans la petite maison, les enfants plus jeunes dorment déjà. Sur le sol de terre battue, Mérim pose un plateau, du thé, du pain, des dattes puis laisse le sommeil la submerger.

A l'aube, Mérim se réveille en sursaut, le front en sueur, le fracas du silence dans les oreilles. A côté d'elle, deux nattes vides, elle se précipite dehors, sur la crique en contrebas elle voit deux traces profondes qui marquent le sable jusqu'à la mer, la barque a disparu.

Mérim pleure, cauchemar debout, cruelle séparation, blessure gigantesque, cataclysme humain d'une terre à l'autre.